

## Gaston dans l'espace

Cet épisode-là s'est déroulé dans les Calanques de Marseille. En 1989, le 30 décembre précisément. Notre leader ce jour-là s'appelait Philippe Milcent. À cette époque, le service militaire était encore obligatoire. L'état offrait la possibilité de lui substituer un service civil, et c'est sous ce statut d'objecteur de conscience que Philippe travaillait pour notre club, durant deux ans. Gymnaste d'origine, c'était un grimpeur particulièrement habile, très calme et réfléchi, avec un style tout en souplesse.

Nous étions partis pour une traversée. Ce terme indique que la voie que nous emprunions n'était pas une ascension, mais plutôt un parcours d'escalade horizontale, qui devait nous mener d'une calanque à une autre. Presque trente ans après, je ne saurais vous dire de laquelle il s'agissait. Ce dont je me rappelle, c'est que nous progressions au dessus de la mer, et qu'elle était très forte ce jour-là.

Nous étions cinq. Je fermais la marche avec un autre copain étudiant, qui s'appelait Tristan. C'était un gars très fort physiquement : un des rares grimpeurs, parmi tous ceux que j'ai connus, qui était capable de faire une traction sur un seul bras. Je n'ai toutefois jamais fréquenté le haut niveau, où ça doit être monnaie courante j'imagine.

Avec Tristan, nous ferons par la suite de nombreuses ascensions marquantes, notamment la mythique voie du Verdon, *La demande*. J'en parlerai au chapitre suivant.

Mais en cette fin d'année 1989, nous étions bien novices, et nous suivions "en flèche" derrière Philippe. À un moment donné, on devait traverser une dalle vraiment très raide. La longueur ne comportait aucun équipement en place. Une des caractéristiques de l'escalade en traversée tient au fait que le second\* de cordée a pour ainsi dire le même engagement que le premier\*. Ceci pour deux raisons. D'abord parce qu'en cas de chute, la corde ne le retiendra pas de suite. La plupart du temps, il subira un mouvement de pendule plus ou moins prononcé, et difficile à contrôler, avec des risques objectifs. Ensuite, parce qu'il doit faire les blocages nécessaires pour enlever les points de progression, sans pouvoir se reposer sur la corde, surtout en l'absence de points fixes, ce qui était notre cas.

Je me suis engagé dans la dalle. En dessous la houle vraiment puissante tapait à intervalles sur le roc, en dégageant des embruns d'eau et d'écume. Après une dizaine de mètres, le passage en dalle était encore plus dur que je ne pensais. Je ne voyais pas du tout comment Philippe avait pu faire, surtout pour poser les coinçeurs\* de protection dans les petites fissures horizontales. D'ailleurs je m'y accrochais désespérément pour ne pas tomber, en me demandant comment Tristan allait bien pouvoir faire pour les enlever. De cette manière, j'ai pu tant bien que mal traverser, et ai atteint une petite vire, où je l'ai attendu. Il s'est engagé. Il avait un sac sur le dos. C'est moi qui aurais dû le porter dans la traversée, mais je l'avais oublié. Encore mon étourderie... Dans le pas où j'avais eu tant de mal, c'est en essayant d'enlever les points, qu'il a chuté.

Nous étions quelques mètres au dessus de la mer. À cause du tirage et de l'élasticité de la corde, après le pendule il a pris le bouillon. La méditerranée ne subit que très peu les marées. En bas de cette falaise, à force de frapper le rocher toujours au même endroit, les vagues avaient creusé un important surplomb sous la falaise. Tristan avait atterri sous cette dépression, au bout de la corde

tendue. Plusieurs vagues plus fortes que les autres l'emmenaient même carrément dessous, complètement immergé dans l'eau salée. Au début, il a essayé de remonter en escaladant le surplomb, notamment lorsqu'une vague le portait, mais celui-ci était trop prononcé, et l'eau et la température étaient des handicaps supplémentaires.

Les autres étaient hors de portée de ma vue. En criant à cause du bruit de la mer, je leur ai expliqué la situation, très critique. Je leur ai demandé de m'assurer pour voir si je pouvais l'aider. Je suis retourné au milieu de la dalle en m'accrochant aux coinçeurs\*. Mais arrivé là, avec mon manque d'expérience je ne savais pas quoi faire. Pendant ce temps, Philippe a monté un mouflage. C'est une technique de sauvetage basée sur le principe des poulies, qui permet de remonter un bonhomme en démultipliant la force de traction. Ça a un peu marché, mais avec le tirage, la corde s'est rapidement bloquée. On avait juste pu sortir le poisson de l'eau, mais il ne pouvait toujours pas remonter, et commençait à vraiment s'épuiser. Philippe m'a rejoint. Je l'ai assuré d'où j'étais, et il est allé chercher Tristan, qu'il a ramené grelottant.

Vous comprenez bien qu'il a fallu pas mal de temps pour qu'il récupère. On l'a déshabillé et on lui a frotté le torse, enfilé une polaire et une veste. Ensuite il a avalé un paquet de pruneaux entier. Sa constitution hors norme fut sans doute un atout déterminant dans cette épreuve.

On était proche du solstice d'hiver, où les jours sont très courts, et le soleil commençait à décliner. Philippe hésitait entre terminer la traversée, et retourner par où nous étions venus. Les deux semblaient compliqués dans notre situation.

Nous avons entendu le bruit caractéristique d'un hélicoptère qui venait vers nous. On a tous pris la position qui indique qu'on a besoin d'être secourus : debout les deux bras vers le haut à 45°. Sur la falaise blanche, il ne pouvait pas nous manquer. L'appareil est passé devant nous, et on a attendu la rotation.

Mais il a disparu, et on ne l'a jamais revu.

Nous avons décidé de repartir en arrière. Évidemment, il n'était pas question de retraverser la dalle maudite. Nous avons emprunté une vire ascendante, qui passait au dessus. Au bout, Philippe a trouvé un bloc rocheux en forme de bite d'amarrage, parfait pour y passer un anneau de corde. Ça nous a permis de faire un court rappel, et de rejoindre la vire, de l'autre côté de la dalle. Il devait être 17h30 passés, car la nuit est rapidement tombée.

Par chance, Philippe avait une frontale. Mais une frontale pour cinq en escalade, c'est peu. Par la suite le ciel resta dégagé, mais la lune ne diffusait qu'un infime croissant.

Nous poursuivîmes notre traversée nocturne sur le même principe, qui nous avait permis de traverser la dalle. Philippe faisait la longueur\* éclairé par sa frontale, en progressant au mieux sur des systèmes de vires, en traversée ascendante. Il équipait mais ne mousquetonnait que le brin côté falaise. Une fois arrivé au relais\*, il nous faisait tendre l'autre brin, sur lequel il passait un mousqueton avec la précieuse frontale, qui nous revenait par gravité, en téléphérique. Un second parcourait alors la longueur muni de la frontale, s'assurant comme en via ferrata sur le brin intérieur tendu, et la renvoyait sur l'autre...

On a fait cette manœuvre plusieurs fois, avec la chance de toujours trouver à la fois des vires de progression, puis un emplacement de rappel.

Plusieurs heures plus tard, la marche nocturne dans les ravins silencieux contrastait avec le bruit des vagues, qui nous avait saoulés toute la journée. Il était plus de 21 heures quand nous avons rejoint le parking.

\*\*\*

Deux noms sont définitivement associés à l'escalade dans les Calanques. Je vois bien que la plupart d'entre vous pensent immédiatement à Rébuffat. À raison, mais parlons d'abord de Livanos, qu'on a un peu oublié.

Des Livanos, devrais-je dire, car Georges faisait souvent cordée avec sa femme, Sonia. Au moment d'écrire ces lignes, je découvre qu'elle nous a quittés la semaine dernière à l'âge de 95 ans, pour rejoindre "Le grec". Car tel était le surnom de son mari. Avec elle, et d'autres, il aurait réalisé entre 1941 et 1971, pas moins de 500 premières. Beaucoup dans les Calanques, et une partie dans les Dolomites.

Le grec était un homme de tempérament, qui n'avait pas sa langue dans sa poche. On se plaît à relayer certaines de ses phrases choc, telles que "*Mieux vaut un piton de plus qu'un homme de moins... surtout si cet homme c'est moi*", ou "*Il n'y a pas de mauvais rocher, il n'y a que de mauvais grimpeurs*". Enfin, à propos de l'escalade, "*comme s'il pouvait être sérieux de prendre au sérieux une aussi peu sérieuse activité*".

A propos de sérieux, voici une anecdote qui se déroula sur le pilier nord du Mont Aiguille. Livanos et sa Sonia, accompagnés d'une autre cordée experte, avaient entrepris la voie *Couzy-Desmaison*. Aujourd'hui, sur C2C elle est cotée ED (Extrêmement Difficile), et P4 pour l'engagement, qui est la valeur la plus élevée. Respect. Aucune sortie ne lui est associée, ce qui suppose qu'elle reçoit très peu d'amateurs. À la fin de la première journée, ils avaient trouvé dans la paroi un bon emplacement de bivouac. Après une nuit arrosée de pluie et de neige, alors qu'ils s'apprêtaient à terminer cette escalade, ils virent une colonne, venue s'inquiéter de leur sort, se diriger vers le pied de la paroi. C'étaient des sauveteurs de Grenoble, alertés par des habitants proches, qui avaient pris les faisceaux de leurs torches électriques pour des feux de détresse. Il paraît que Livanos chambra à loisirs les secouristes, en leur conseillant de réviser les codes de détresse !

Hé oui, certains sont secourus sans avoir rien demandé, tandis que d'autres qui voudraient l'être, sont abandonnés à leur sort par l'hélicoptère...

Le grec méprisait l'escalade moderne. Toujours sans concession, il disait reconnaître "que les grimpeurs actuels font des choses extrêmement pointues, mais pour moi c'est sans intérêt...les charentaises, ça existe."

Mais terminons cette évocation de Livanos sur une note plus romantique, avec ce que le grec disait de sa femme, dans la revue *Alpirando* en 1992 : "... chacun avait son coéquipier, son collaborateur attiré. Moi j'avais Sonia, ma femme, partenaire idéal, toujours tellement à l'aise et prête à me suivre. On m'a envié une telle compagne... s'ils savaient ce que cela représente de grimper des journées entières avec un mètre cinquante de faible femme ignorant la difficulté, la fatigue, la peur, la soif, alors que lui, est fort sensible à ces désagréments. S'ils savaient ce que cela représente, après un passage de VI (extrêmement difficile), que de la voir arriver, souriante, calme, détaillant les tons d'une fleurette du surplomb..."

\*\*\*

Difficile aussi de parler de Gaston Rébuffat en quelques lignes. Il fut le grand guide marseillais, qui porta son talent sur les plus hauts sommets. Outre ses énormes qualités humaines, il partagea sa passion de la montagne par ses livres, d'une écriture aussi fine que le souvenir qu'il a laissé de son style de grimpe.

Citons les belles pages de "Une vie pour la montagne", et la formidable collection des "100 plus belles courses ..." qu'il dirigea.

Il fut parmi les quatre français qui se hissèrent en 1950 sur le premier sommet de plus de 8000 mètres, avec ses amis Lionel Terray, Louis Lachenal et Maurice Herzog. Ce dernier, par la suite secrétaire d'état, est l'auteur du best-seller récit de cette incroyable expédition : "Annapurna premier 8000".

L'un des principaux compagnons de cordée de Rébuffat fut Maurice Baquet, par ailleurs célèbre musicien. Ils réalisèrent ensemble plusieurs premières et aussi des films, dont "Étoiles et tempêtes" en 1954. Une pittoresque séquence y montre Maurice jouant du violoncelle sur un glacier, tandis

que Gaston tire un rappel en effectuant des acrobaties au rythme de la musique.

Rébuffat nous a laissé une des plus belles phrases à propos de l'alpinisme, que l'on peut appliquer à bien d'autres domaines :

“Où il y a une volonté, il y a un chemin”.

\*\*\*

Le samedi après-midi jusque dans les années quatre vingt dix, quand on n'était pas partis grimper sur les quelques falaises proches de Nantes, on regardait parfois une émission de télévision qui s'appelait “Montagnes”, tout simplement. Un jour, je vis dans une session consacrée à Rébuffat une interview de sa veuve, qui y relatait les faits suivants.

Le téléphone a sonné dans la maison Rébuffat, un jour de 1975. À cette époque, les communications internationales n'étaient pas encore automatisées. Une opératrice a annoncé un appel des États-Unis.

Un homme au fort accent américain se présenta, au nom de la NASA. Il expliqua participer à la mission Pioneer, qui préparait l'envoi d'une sonde d'exploration, jusqu'aux confins de l'univers. L'appareil devait embarquer une collection de messages, essayant de décrire notre monde à des extraterrestres qui pourraient les recevoir, dans un lointain futur. Concrètement, la NASA téléphonait pour demander l'autorisation d'emmener dans la sonde, une photographie bien précise. Bien entendu, elle avait été sélectionnée pour sa grande beauté.

Gaston Rébuffat y figure debout, des anneaux de corde à la main, au sommet d'une mince lame de granit, que sa fine silhouette prolonge avec élégance. Le fond de l'image est composé d'un paysage de haute montagne, chaos de glaciers et de parois, dominé par la dent du géant.

Voyager 1 a quitté la terre en 1977. Il a emmené un disque sur lequel, outre une banque de sons, sont gravées 116 images. Sur la soixante dixième, figure notre alpiniste.

La sonde est maintenant à plus de 20 milliards de kilomètres de la terre.

Dotée d'une batterie au plutonium, elle communique encore avec la NASA. Chaque signal met 20 jours à lui parvenir.

Depuis 2013, elle est sortie du système solaire, et atteindra la première étoile dans 40 000 ans...